

De *Sainte Lucie* à *Panama* la route offre bien de surprises

À Grenade, le mouillage de St Georges

Nos compatriotes Bernard Blondeel, son épouse et un couple d'amis, après avoir traversé l'atlantique dans le cadre de l'Atlantic Rally for Cruisers, continuent leur voyage autour du monde. Ils nous invitent à siroter leurs découvertes et leurs impressions comme un rhum hors d'âge.

Ne blâme pas le voyageur audacieux qui sacrifie son repos, s'avance sur la mer, se heurte aux écueils, aborde à toutes les rives, et revient le soir sans avoir découvert la patrie. Il a rempli sa mission, puisqu'il t'a enseigné le courage.

Jeanne de Vietinghoff, *La liberté intérieure.*



La Malu II à son arrivée à Ste Lucie.

▲ 20 décembre 2007

D'abord à Bequia, petite île dédiée à la voile, les douaniers cherchent l'excellence : réception à l'anglaise, gentillesse, efficacité. « *We work together professionally to provide the best service to the customer* ».

▲ 22 décembre

aux Tobago Qays, à l'abri d'un récif, le sable blanc et les palmiers se fondent dans la crête des vagues tandis qu'un vieux noir, jadis marin au long cours, nous prépare les meilleures langoustes de la mer des Caraïbes.

▲ 23 décembre

Grenade et son port à l'anglaise, St Georges Harbour : au yacht-club trois joueurs de billard noirs et deux Européens perdus dans leur bouteille de bière et la belle douanière au sourire éclatant – elle a 35 ans et est encore célibataire me confie-t-elle en tamponnant mollement toutes sortes de formulaires. Luis et son taxi nous font découvrir l'île, et, du jardin d'éden que nous promettait le guide, il reste un très beau parc dans la forêt tropicale, quelques singes, un lac au fond du cratère et une chute d'eau qui se visite en famille, photo payante et Mary Christmas reggae gratté sur un vieux banjo en prime. La surprise est au tournant de la route, une vingtaine de Chinois réparent, sous un soleil de plomb, les insulaires ne veulent pas travailler nous confie Luis ; je les comprends, leurs ancêtres esclaves arrachés à leurs terres ont assez trimé.

▲ 24 décembre

Nous réveillonnons en mer, traversée agitée par 20 nœuds de vent, mais parvenons à prendre une belle dorade pour améliorer le menu.

▲ 25 décembre

Nous mouillons devant Margarita, chez Chavez. « *Chavez Si* » proclament les affiches, « *Chavez No* »

disent les graffitis. Aucun projet urbain, de larges avenues sans trottoir et des buildings épars entourés de mesures et de baraques délabrées, des casinos et de très grands magasins qu'on ne rejoint qu'en voiture, des petits bars en bord de plage et de toutes petites huîtres plates à gober, accompagnées d'une bouteille de bière tempérée.

Un dollar vaut 2250 bolivars, le double au marché noir ; alors pour nous rien n'est cher, pour les habitants c'est une autre histoire. Notre agent Juan s'occupe des papiers, une journée de courriers de bureaux en bureaux. Le fonctionnaire veut enfin nous voir, nous examine et tamponne énergiquement nos passeports tout en regardant Chavez à la télé, bouteille de coca à la main ; a-t-il bien compris la révolution bolivarienne ?

▲ 27 décembre

Nous jetons l'ancre à Tortuga, encore une très belle plage à l'abri des récifs, mais le vent souffle tellement que nous n'osons gonfler le Zodiac pour aller à terre. Sur l'île déserte un petit aéroport ; au matin un avion miniature dépose un gros Vénézuélien et son épouse qui se détendent une heure dans les eaux turquoise avant de s'envoler vers Caracas sans manquer d'exécuter quelques loopings autour du mât de La Malu II ; sans doute des privilégiés de la révolution bolivarienne.

▲ 29 décembre

nous retrouve à Kralendijk, capitale de l'île de Bonaire, dans les Antilles néerlandaises. Ici tout paraît calme et volupté, seule l'oreille a quelque mal à s'adapter au parler des Hollandais en short qui déambulent sur la promenade en bord de mer devant le petit café « Zeezicht » à la devanture rose. Tout le monde parle trois langues, l'anglais, le néerlandais et le patois créole ; Leterme et De Wever devraient prendre quelques jours de vacances et de tolérance dans cette île de bonheur et ne seraient pas trop dépaysés en nageant dans les mangroves parmi les

flamands roses. En parcourant l'île, nous découvrons les forêts de cactus peuplées d'iguanes sauvages et d'iguanes multicolores, et le soir, attablés devant un pina colada pour admirer le soleil se couchant sur un horizon sans nuages, le rayon vert éclate à nos yeux émerveillés.

La nuit du réveillon, les pétards des milliers de fusées d'artifices – chacun a les siennes – éclatent de partout ; cette petite communauté de 12.000 habitants fait mieux que notre métropole, et après tout, peut-être que Patrick Janssens devrait aussi venir s'y resourcer.

▲ 3 janvier

Départ pour Curaçao et Aruba. La traversée est très agitée. La crête des vagues est blanche, toutes voiles dehors, La Malu roule dans des creux de deux à trois mètres. Le mouillage de Spaanse Water offre un court repos troublé par la visite de quelques marins résidents permanents de ce lagon protégé et qui tous nous accablent de conseils : n'allez pas en cette saison vers Carthagène, de très grosses lames de cinq à six mètres déferlent au Cap Gallina, la mer y est ténébreuse, horrible, terrifiante, renoncez et rejoignez notre petite communauté qui se retrouve aux *happy hours* du bistrot local pour des beuveries sinistres. Mais notre équipage ne renonce jamais, et le 4 janvier, alors que l'aube est encore indécise et que le ciel garde une couleur métallique, nous traçons notre route entre les récifs pour filer vers Aruba sur une mer démontée. Un pamplemousse mal arrimé s'écrase sur le tableau électrique et coupe tous les instruments. Pour la première fois, notre pilote automatique ne répond plus. Je m'empare de la barre tandis que Luc rétablit les contacts, et le 6 janvier vers 11 heures nous pénétrons dans le vieux port d'Oranjestad. Du vieux port ne subsiste que le quai. Les demeures des marchands hollandais ont cédé la place aux casinos, boutiques, hôtels et bars chargés d'abreuver et de divertir les deux à trois mille visiteurs que les paquebots déversent tous les jours.



De *Sainte Lucie* à *Panama*

Mais ce soir est jour de fête ; le roi carnaval lâche ses sujets et tout le petit peuple d'Aruba défile devant La Malu sur des airs de samba, reggae et autres rythmes latinos ; les vendeuses de souvenirs ont des allures de princesses, les chambrières dansent en roulant leurs fortes hanches, les masseuses des SPA m'embrassent et m'entraînent dans une folle farandole tandis que Luc, Laurette et Laurette goûtent un repos bien mérité dans leurs cabines insonorisées. Dans quelques jours nous partirons pour Carthagène.

▲ 9 janvier

Nous quittons Aruba, sans regret. L'île a vendu son âme aux touristes américains, resorts, hôtels et casinos ont tout pénétré, tout envahi, tout transformé. Des kilomètres de machines à sous déguisées en palmier, en pin-up ou en macho, en bolide ou en avion, ceinturent la marina et La Malu II arrimée à côté d'une grotte en béton, entrée d'un palace hollywoodien qui déverse toutes les vingt minutes sa nuée de touristes texans ou californiens. Ils mitraillent de leurs petits appareils numériques le voilier et son équipage qui dîne sur le pont, comme ils mitraillent les flamands roses aux ailes coupées et les iguanes apprivoisés de la jolie plage privée qui leur est réservée en face de l'aéroport. Et nous mitraillons à notre tour ces gras petits Américains, rouges de s'être trop exposés au soleil, et qui prennent des poses bizarres pour imiter les flamands roses en équilibre sur une patte. Cinquante heures pour atteindre Carthagène, et même doubler la redoutable Punta Galinas ; j'avais bien choisi ma fenêtre météo.

▲ **Vendredi 11 janvier** à 21 heures, nous voit tous attablés devant une bouteille de sauvignon blanc et un plateau de fruits de mer à la terrasse du célèbre Club de Pesca, niché sur un donjon de l'imposante et solennelle muraille qui devait protéger Carthagène, ses églises et ses palais, son armada et son or de la rapacité des pirates.

Et la muraille a résisté aux outrages et a protégé la ville ; tout est en place, la cathédrale et les palais, et les jolies petites maisons ornées de balcons fleuris d'où les élégantes cachées derrière un éventail guettaient un soupirant. La ville respire la joie de vivre. De chaque taxi, de chaque fenêtre, de chaque bar et restaurant s'échappe un air de salsa, de rumba, de cumbia ou de vallenato.

Et dans la chaleur obscure et humide qui l'enveloppe, nous errons de bar en bar dans la rue de l'arsenal, une chope de bière, d'aguardiente ou un gobelet de rhum à la main ; et de notre démarche de plus en plus chaloupée, nous tentons d'attirer une des nombreuses jeunes femmes, très métissée et très court vêtue, qui se colle à son partenaire en dansant entre les tables ou sur les tabourets, puis change de partenaire, de tabouret ou de bar pour recommencer. Et au petit déjeuner, les rumberos que nous sommes

parleront surtout de guyabo, la gueule de bois. Mais Carthagène vit aussi le jour, les étals de fruits et de légumes, les marchands de jus de fruit, de café ou de brochettes odorantes envahissent les rues, les restaurants proposent les mets et les vins les plus raffinés, l'abondance après toutes ces semaines dans les îles. Et c'est avec une énergie renouvelée, indomptable et farouche que nous quitterons Carthagène mercredi matin, en route pour les îles San Blas et les Indiens Kuna.

▲ Lundi 21 janvier

Banedup, dans l'archipel des **San Blas**.

Nous sommes au mouillage dans un lagon bleu sombre de saphir, la mer sur les coraux vire de l'opale à l'émeraude, les cocotiers sont penchés sur la plage de sable blanc comme l'écume des vagues qui se brisent sur les récifs. Seuls deux pêcheurs campent sous quelques palmes dans cette île si petite qu'en dix minutes nous en avons fait le tour, et ils proposent de nous apporter deux langoustes d'au moins deux livres après le petit déjeuner ; en échange nous leur donnons de l'eau, quelques légumes et quelques dollars. Nous sommes chez les Indiens Kunas, ils étaient cinq cents milles avant l'arrivée des Espagnols, il en reste cinquante mille co-proprétaires des quatre cents îlots de cet archipel de rêve. Certains îlots, dont les plus grands ne dépassent pas la taille d'un terrain de football, sont habités, et les cases de bambous et de palmes s'ordonnent autour du congrès, grande hutte où se discutent les affaires de la communauté. Le matin, les hommes pêchent langoustes ou dorades qu'ils





Curieuses et effrontées elles se lancent à l'assaut de La Malu, montent sur le pont, regardent par les hublots et parviennent même à vendre quelques molas à Laurette.

revendent aux touristes, les femmes cousent des molas, merveilleux petits carrés de textiles chamarrés qu'elles proposent au couchant, de voilier en voilier, dans de longues barques taillées dans un tronc de balsa, accompagnées de leurs enfants et petits enfants, maniant hardiment pagaies et voiles. Curieuses et effrontées elles se lancent à l'assaut de La Malu, montent sur le pont, regardent par les hublots et parviennent même à vendre quelques molas à Laurette. Une femme plus curieuse que les autres saute à bord avec ses trois filles dont la plus jeune n'a que six mois. Elle s'installe dans le carré, donne le sein à son petit en dégustant un coca, partage les biscuits avec ses trois enfants, pose pour la photo et nous invite à visiter son île.

Quand nous arrivons au petit matin, toute la petite propriété est mieux ratissée qu'un jardin à l'anglaise. Trois bananiers, deux avocats, quatre cocotiers, quelques plantes médicinales et quelques plants de canne à sucre sont alignés face au vent ; le mari a de l'ambition et tente tout seul d'agrandir son territoire en construisant pierre par pierre une digue de quelques mètres sensée le protéger des vagues de l'Atlantique. Très émus par la photo que nous leur avons apportée, ils se parent de leurs plus beaux atours, la grand-mère

astique la bague en or qui pend à son nez, la mère ceint ses bras et ses jambes de petits bracelets de perles de corail, l'ainée des filles enfle un tee-shirt presque neuf, même le bébé se voit coiffé d'un curieux petit bonnet rouge, et les séances de pose se succèdent dans tous les coins de leur minuscule territoire ; mon petit labo photo n'a jamais eu tant de succès. Ils n'ont ni eau, ni électricité, ni lit, ni rien de ce que nous considérons comme indispensable, mais ils nous ont bouleversés par tant de civilité.



▲ Vendredi 25 janvier

Shelter Bay Marina, **Colon**.

Nous voici au terme de la deuxième partie de notre voyage. Dans quelques jours nous rentrerons en attendant le passage du canal de Panama, début avril, avec un nouvel équipage. Laurette et Laurette auront été des équipières bien fidèles et bien dévouées à la manœuvre comme à la détente, par gros temps ou petit temps, de nuit comme de jour. Et c'est le cœur gros qu'elles quittent le bord en laissant leurs maris poursuivre leur route vers l'ouest, toujours plus à l'ouest, sur les traces de Darwin, de Melville, de Conrad, de Gauguin et de tant d'autres.

• **Bernard Blondeel**
à bord de la Malu II



Les cocotiers sont penchés sur la plage de sable blanc comme l'écume des vagues qui se brisent sur les récifs.